

**SUBJECTIVITE HORS DISCOURS, SUBJECTIVITE DITE,
SUBJECTIVITE DESSINEE DANS LE DISCOURS**

Frédéric FRANCOIS

Université Paris V-LEAPLE

I PRESENTATION

Comme pour beaucoup de notions centrales et inévitables, le temps par exemple, on est ici face à quelque chose dont on a une vague idée, au moins négative: je pense que personne ne donnera le caillou comme exemple de ce qu'il considère comme "sujet" par excellence. Il y a là non seulement sentiment diffus, mais accord probable. En revanche, en ce qui concerne l'élucidation de ce sentiment négatif, la mise en ordre de la multiplicité des aspects pris en compte ou pas et du même coup l'orientation dans le champ de ce qui a été déjà dit, on est loin de la clarté et de l'accord.

Un (trop large) cadre polémique.

On voudrait partir de trois remarques, à des degrés divers polémiques, à l'égard de ce qui est souvent admis en linguistique ou ailleurs.

- 1) Le langage n'est pas la forme nécessaire et première de la "subjectivité". Celle-ci se manifeste d'abord (sûrement) et fondamentalement (c'est un objet de discussion) hors-langage.
- 2) Dans ce domaine comme dans d'autres (la temporalité, l'espace), "on" a privilégié les grammaticaux comme lieux du sens. On peut suggérer au contraire que la circulation du sens lexical est au contraire la base, l'interprétant du grammatical.
- 3) C'est peut-être lié au souci de l'âme, en tout cas, "on" a souvent présumé que s'interroger sur le sujet c'était rechercher un point fixe stable, dans la diversité des apparences. On peut poser au contraire la centralité du problème de la diversité des figures du sujet.

1) Le lien même du "sens" (autre notion difficile à cerner) et du langage est problématique. On voudrait partir d'une première proposition: être "sujet" peut être considéré soit comme identique à "être ce à partir de quoi il y a du sens", soit comme supposant qu'il y a d'abord cette source du sens qu'est le corps vivant.

Peut-on se représenter, interpréter ce que c'est que "le sens" pour un être seulement vivant, qui n'est pas réflexif à notre façon, qu'il s'agisse des "animaux", des "infantes" ou de nous comme seulement vivants ?

On peut proposer que ce qui le frappe, ce vers quoi il s'oriente, se place à travers lui dans un entour, un horizon, un monde comme on voudra dire d'incorporels qui sont constitutifs de la relation de "sens".

Par exemple :

a) comme figure sur un fond, comme organisation aussi bien de la perception, de l'action, de la représentation, plus fondamentale en tout cas que la relation énigmatique signifiant-signifié, telle aussi que la figure peut retourner dans le fond, disparaître comme figure et le fond devenir prégnant. On peut caractériser chaque organisation corporelle, chaque système sensoriel, de besoin, d'action comme imposant une modalité propre de la relation figure-fond, qui en même temps s'impose et constitue un monde.

b) Comme figure reconnue, comme ceci en relation avec du déjà saisi, senti. Ce qui laisse complètement indéterminé le statut de ce ceci passé, seulement lu dans le sentiment de familiarité, habitude sans représentation, souvenir explicite, savoir notionnel... En tout cas, le reconnaître n'est pas issu du langage, mais le rend possible.

c) Comme projet, attente, orientation vers l'avenir. Avec la même remarque que précédemment: le mode d'existence de cet avenir est indéterminé, il n'y a pas forcément une représentation claire de l'objet du besoin (du désir ?), pour ou dans l'animal qui cherche ou qui est à l'affût.

Disons seulement que cette double orientation vers le passé et vers l'avenir, que la présence de ce double absent peut être considérée comme constitutive du sens et corrélativement de ce qu'on peut appeler "subjectivité".

d) Mais aussi comme réflexion, distance à soi, qu'il s'agisse de la capacité de corriger la première perception ou de modaliser le sens de son appréhension, par exemple quand le petit enfant vous regarde en même temps qu'il tend la main.

e) Il s'agit ici du corps global. Toute une partie de la pensée freudienne a consisté à mettre en évidence que tel ou tel organe pouvait à lui seul être source de sens, dessiner un monde autour de lui. L'oralité qu'elle soit suçante, mordante, alimentante, ou régurgitante en est un exemple typique, le don-de rétention anal un autre. Mais la peau, la main caressante, prenante, déchirante, les types de marche en sont d'autres.

Ces significations corporelles, ces façons qu'a le corps de dessiner des fils de sens-force dans le monde me semblent présenter, dans le cas des enfants humains nés immatures et dépendants, plusieurs traits dialogiques / culturels, qui s'entrecroisent avec leur reprise par le langage sans se confondre avec celle-ci.

- Les organes de l'enfant et d'abord l'oreille, l'oeil, la main se culturalisent par la nature même des objets auxquels ils ont à faire.
- On ne fait qu'allusion à la différence des générations et au fait que tout, langage, conduites, attitudes sont repris-modifiés sur un mode complémentaire ou mimétique.
- Pour une large part, la culture peut être considérée comme reprise-modification-déplacement des significations corporelles. Ainsi dans les différentes métaphores qui figurent la connaissance. L'assimilation (faire du monde sa propre substance), le voir comme point de vue, le manipuler, ranger ou fabriquer, le se promener.

Tout cet exposé est extrêmement rapide. On voulait seulement indiquer que cela se fait à des degrés divers sans ou à travers le langage, plus que par lui comme condition nécessaire et suffisante.

Soit on dira qu'un corps en tant qu'il est organisateur d'un monde ou de plusieurs mondes, source de sens est corrélativement potentiellement "sujet".

Soit on dira que pour l'essentiel la plupart des animaux réalisent seulement dans leur individualité les possibilités de l'espèce et qu'on réservera le nom de "sujet" à celui, humain entre autres ou par excellence, qui est en même temps générique et particulier, qui n'est pas corrélatif seulement d'un monde, mais de l'intrication de plusieurs mondes (contradiction entre le perçu, le su, l'espéré, le craint, le donné à moi seul ou à nous ...) , enfin lieu d'une position réflexive entre ces mondes.

Les significations langagières se présentent alors (au même titre que l'ensemble des significations culturelles) comme ouverture-modification de ces significations corporelles. Le langage va être un multiplicateur des mondes absents, des types de figures, des types de modalisation, des types de présence en nous des points de vue de l'autre. Ce n'est pas la langue-objet qui crée ex nihilo la possibilité de ces mouvements.

En même temps que comprendre un discours c'est voir (saisir ? imaginer ?) comment il est habité (selon l'expression de Laurent Danon-Boileau) soit par un sujet corporel qui a vraiment faim, envie, fait telle expérience soit par un sujet culturel imaginant qui fait semblant d'être ailleurs, partout, sur Sirius ou nulle part, mais dont l'imaginaire est quand même gagé en définitive par le fait que celui que sa fantaisie et/ ou sa volonté d'universel mettent ailleurs est aussi, d'abord un corps hic et nunc.

2) Si, par déformation professionnelle, les linguistes ont eu tendance à identifier "sens" et "sens donné par le langage" (et non éventuellement réfléchi à travers le langage, ses affinités et ses contradictions avec le monde du corps, du faire, du sentir...), ce qui se heurte d'abord à l'évidence de la permanence des mondes perçus et de la ponctualité du dit, ils ont aussi privilégié, à l'intérieur du langage, le grammatical, qu'il s'agisse des types d'énoncés ou des marqueurs spécifiques. Ce qui se heurte à beaucoup d'évidences opposées: entre autres à celle de l'établissement d'une communication linguistique avec l'enfant de 12 à 18 mois dont le langage est peu grammaticalisé ou de la meilleure possibilité de communication qui nous est donnée avec un aphasique de Broca (largement dégrammaticalisé) qu'avec un aphasique de Wernicke jargonnant sans que les implications lexicales de ses propos nous soient manifestes ou reconstituables). Ce qui me semble importer ici, c'est la diversité des relations des mots de l'un aux mots de l'autre et aux mondes dans lesquels leur sens se dessine. Le même mot "chien" entre dans des jeux de langage différents, des mondes ou des figures du sens, selon que l'enfant le dit après l'autre ou spontanément, pour nommer, questionner, se référer à un chien familier, à un bruit vague, au désir que le père fasse le chien...

Une forme grammaticale quelle qu'elle soit (article, négation, temporel, personnel, modal...) certes fonctionne comme interprétant, détermination du monde dans lequel les lexicaux font sens. Mais, corrélativement, elle est aussi interprétée par les lexicaux. Le "je" de "je veux", de "j'ai fait", de "j'aurais aimé" varie tout comme le "le" de "le chien" qu'on montre et de "la vérité".

En tout cas, il me semble que la subjectivité en tant que langagière, avant de s'exprimer par telle marque explicite, se manifeste d'une part par la capacité de communauté-différence avec l'autre, en particulier par l'organisation thème-propos, d'autre part, par ces capacités à changer de jeu.

De la même façon, ce n'est pas tant la présence de tel grammatical qui importe que le jeu dans lequel il entre.

3) Pour la plupart des grammaticaux, la communauté linguistique s'accorde pour voir qu'analyser leur sens et en particulier leur acquisition par l'enfant, c'est analyser la diversité des jeux qu'on vient d'évoquer. L'article autour du pôle déictique ou anaphorique, la négation refus, constat d'absence, correction du discours de l'autre ou de soi.

Au contraire, de façon implicite ou explicite, on associe la première personne à la recherche de l'identité, de la constance alors qu'il semble "naturel" que l'autre interpellé ou désigné soit pluriel. Nous nous attendons à ce que l'autre soit multiple, divers, tantôt proche, tantôt lointain, alors que nous présupposons obscurément que le même est lui-même identique, que "je" devrait en quelque sorte constituer un point de fixité ontologique, ce qui n'a rien de nécessaire. Certes, il y a du même dans la forme "je", dans la relation d'interpellation, encore bien plus dans la constance relative de l'enveloppe corporelle, du se retrouver après le sommeil. Mais toutes ces constances, qui ne se recouvrent pas, ne constituent qu'un des pôles auquel s'oppose par exemple la différence du "je" comme répertoire du prêt à dire et du "je" comme se surprenant lui-même. (Sans oublier par parenthèse que soit parce que l'ordre se dit sans forme assignable de la personne, soit que l'autre puisse s'appeler "papa" ou "maman", personne, me semble-t-il, n'accorde à l'apparition de "tu" la même qu'à celle du "je").

Il me semble qu'analyser la "subjectivité dans le langage" suppose pour reprendre la métaphore platonicienne le parricide benvenistien et sa localisation de la subjectivité dans la reprise de sa forme codée.

Cela suppose aussi qu'on se demande quels sont les jeux dans le langage dans lesquels entre ou n'entre pas l'enfant, qu'il utilise ou pas des marques codées de subjectivité. Il y a autant de subjectivité dans le fait de dire "oui" ou "non" que dans celui de dire "je" ou quelque forme apparentée qu'on voudra. De même que, pour reprendre un exemple déjà cité, ce qui importe c'est le fait qu'un enfant à un moment donné se serve du langage non seulement pour étayer la signification corporelle liée à l'objet présent ("veux") mais pour dire ce qui n'est plus là, par exemple "boum" pour raconter qu'il est tombé.

II. REMARQUES SUR INTERPRETATION ET SUBJECTIVITE.

On peut alors préciser le statut de l'interprétation. On propose la caractérisation principale suivante: reconstituer un espace imaginaire, un analogon de monde de l'enfant, un peu comme l'historien essaye de rendre compte de la façon dont les participants voyaient la première guerre mondiale en 1915, sans connaître ni son issue, ni sa durée, avec aussi des caractéristiques positives qui nous échappent.

L'interprétation n'est pas alors tant un essai pour se représenter l'état interne de celui qui parle, son intention, mais l'entour pertinentisé par son discours, le monde dans lequel son discours fait sens. Non qu'on ne soit jamais en situation de corriger, de dire "tu as voulu dire", mais c'est une forme marginale d'interprétation par rapport à celle qui reconstitue une perspective.

Cette interprétation est forcément aléatoire. Parce que le champ en question n'est pas homogène. Pour en revenir au problème spécifique qui nous occupe, on ne peut pas déterminer a priori comment s'articulent les effets de proximité (une forme que l'adulte vient de dire a des chances d'être reprise par l'enfant), les affinités sémantiques stables, les effets de surprise.

On propose alors les neuf points suivants comme cadre de l'interprétation. Le chiffre n'a évidemment rien de sacré.

1) La "subjectivité" discursive de l'enfant est d'abord dans le jeu de ses initiatives-réponses. Elle se trouve exprimée-concentrée dans les mouvements discursifs, qu'ils soient purement lexicaux ou focalisés dans les "oui", "non", "si", "mais"... Enfin, mais enfin seulement, dans les utilisations des désignations de soi par "zéro", moi, je, il, bébé, le prénom... Cela seulement dans leurs affinités ou anti-affinités proches (noms, adjectifs, verbes de l'énoncé) ou larges : le reste de l'échange. Sans oublier l'ouvert de ce à quoi cet échange "nous fait penser".

On peut considérer ces mouvements comme des jeux. "Jeu" ne signifie pas que ce n'est pas sérieux, qu'il n'y a pas d'enjeu, mais que la relation entre les mondes, les entours relève de la présence/absence labile, qu'on peut davantage montrer qu'expliciter. Le premier facteur à prendre en compte est sans doute la relation de proximité-distance à la parole de l'autre, reprise, traduite, modifiée, négligée...

2) Ces mouvements se déterminent aussi par leur proximité-distance au paradigme formel de chaque langue comme variante par rapport à des "universaux, le "vous" de politesse, le "on" français, les pronoms obligés par rapport à leur statut tonique facultatif en latin.

3) Egalement par les variantes dans la réalisation, entre la voyelle indéterminée "(e) veut" et "l'invention" "moi veu (t/x?)".

4) Le principal interprétant sera constitué par les sauts qualitatifs que manifestent les types de contextes : () veux

() veux pas

() a fait

() a pas fait....

Les parenthèses signifient ici que la forme de l'unité peut être "zéro", une voyelle plus ou moins indéterminée ou quoi que ce soit approchant plus ou moins les formes attestées.

5) L'unité de base n'est pas le mot, l'énoncé ou la réplique, mais la saynète, là où il y a apparition d'un thème-champ-enjeu, avec un horizon d'accident ou de répétition, où peut se dessiner une signification atmosphérique, où l'enfant peut être source de sens ou "toujours second". La saynète dans sa durée, son rituel est d'abord le moment où le langage lui-même est son propre contexte. D'autre part, elle peut être le lieu d'un changement de point de vue dans le renvoi à un "même" thème, caractéristique plus importante que la capacité à utiliser des formes complexes comme telles. C'est sur le plan des saynètes plus que sur celui des énoncés isolés que se mettent en place les genres de discours, corrélatifs d'un ou de plusieurs mondes en même temps que de rapports différents qui dessinent la subjectivité plutôt qu'elle ne s'y dit.

6) Chaque saynète se caractérisera alors par la ou les sémiologies de l'objet présent/ absent (cf. mensonge), du commentaire, de la répétition du discours de "on"..., si l'on veut le genre de discours.

7) Inversement, la familiarité avec l'enfant est indispensable pour établir les ritournelles, les rituels ..., tout ce qui fait qu'on ne sait pas si un mot "veut dire" quelque chose. Pour l'enfant comme pour nous, il y a intrication de la machine à répéter et de la capacité à faire sens.

8) On cherche alors à distinguer ce que est un acquis stabilisé, ce qui constitue un processus en cours d'acquisition, de routinisation, enfin ce qui va apparaître pour disparaître ensuite.

9) Il n'y a pas de mère générique, d'enfant générique pas plus que des individus absolument individuels, plutôt quelque chose qui se dessine entre ce couple là et les autres. Ces saynètes sont typiques-symboliques. Le texte va apparaître comme texte de l'enfant en général, de tel enfant, et par rapport à lui comme son style ou comme ce qui surprend. Il ne s'agit pas d'établir des lois, mais de retrouver certes des contraintes, mais aussi des atmosphères et des événements.

III. ANALYSE DE CORPUS.

Corpus recueilli par Françoise Dublineau

Florentin 2 ans 8 mois, sa mère, son père, l'enquêtrice. Florentin lèche une sucette . Il joue à s'asseoir et à se relever entre ses parents, qui finissent de dîner.

F. a fait tomber sa sucette, il demande à la mère d'aller la laver à la cuisine.

F. : oh !

Mère. : Finis, mon lapin !

F. : (montre sa sucette par terre) oh !

M. : Oui, ben oh, c'est toujours les mêmes histoires avec les sucettes ! Hein ?

F. : enlève... va le laver avec toi...Tu empotes ton assiette là

M. : Et quand est-ce que je mange ?

F. : Non

M. : (plaintive) Quand est-ce que je mange, moi ?

F. : Oui

(Il la tire par la main et l'emmène à la cuisine laver la sucette. Il revient le premier et prend encore toute la place sur le canapé)

M. : Petite place pour maman

V. : non

M. : Si, fais une petite place pour maman, allez, et puis tu prends un coussin

F. : o emtan (?) un coussin, oh!

oh la moto ici, la moto là (montre une moto jouet)

M. : Oui, c'est une moto cross. Alors qu'est-ce qu'il a fait Missel (imite son fils).

(Au père) : tu manges pas de carottes ?

P. : Si, je termine ça d'abord. (à F) Allez, donne pas de coups de pied !

Hein ? Tu sais que j'aime pas que tu donnes des coups de pied ?

F. : Si

M. : Où est-ce qu'il y a une belle moto rouge presque tous les jours ? Mm Près de ta crèche ? Une énorme moto rouge devant l'école .

F. : Une grosse !

M. : Et qui c'est qui met un casque pour partir avec sa maman ? Mmm?

F. : Moi

M. : Moi, j'ai pas de mobylette. Qui c'est qu'a une mobylette ?

F. : c'est monsieur, c'est moi, moi z'en a pas eu de mobylette (triste)

M. : T'en as pas eu ?

F. : Non

M. : Mais t'es petit pour avoir une mobylette.

F. : Si, i est grand !

M. : T'es grand, mais de temps en temps tu me dis que tu es un bébé, tu veux des couches, alors t'es pas grand hein ?

F. : (Fort, montre ses bras) egad !

M. : Hein ? Mais si tu mets des couches, t'es pas grand !

F. : dekor (?) bébé non bébé

M. : Qui c'est qui dit que t'es un bébé ?

F. : (rit) :: c'est pas moi.

M. : C'est toi qu'est plus un bébé ?

F. : Non !

M. : Et si tu fais pipi dans tes culottes ? Alors ? Moi, est-ce que je fais pipi dans ma culotte ?

F. : Oui

M. : Oui...Hein ? Oh!

F. : Oh, ze sens l'pipi

M. : Tu sens l'pipi ? Alors ?

F. : (fort) oh le pipi (fait le geste de faire pipi)...

F. : (chuchote) oui

M. : Qu'est-ce que tu fais ?

P. : Tu veux faire pipi ici ?

F.: (joue) oui
 M.: tu veux que j'aille chercher ton pot ?
 F. : non... ici
 M. : Non, mais ça va pas , allez arrête !
 P. : (colère) Dis donc eh !
 F.: rit
 M. : Tu fais semblant là ou quoi ?
 F.: (chuchote) oui.

a) Dans ce texte, comme ailleurs, la subjectivité de l'enfant se marque tout d'abord dans la façon dont les lexicaux enchaînent sur les propos tenus, en constituant en même temps un mouvement plus ou moins important.

Par exemple dans la "subjectivité de l'accord" lorsque l'enfant reprend l'"énorme moto rouge" en "grosse" et la "subjectivité du désaccord" lorsque le jeu de la mère sur "être petit", "vouloir des couches" est thématiquement repris mais déplacé dans le jeu lui-même culturellement fixé du "être grand" marqué par "egad" et la désignation du biceps-Popeye.

b) Ou bien encore dans l'espace bizarre de l'accord désaccord grammatical:

Mère : Et quand est-ce que je mange ?

Florentin : non

Mère: (plaintive) Quand est-ce que je mange ?

Florentin : oui

c) ou plus loin:

Mère : Qui c'est qui dit que t'es un bébé ?

Florentin : (rit) C'est pas moi.

(qui le dit ou qui l'est...?)

Mère : C'est toi qu'est plus un bébé

Florentin : Non !

Mère : Et si tu fais pipi dans tes culottes ? Alors ? Moi, est-ce que je fais pipi dans ma culotte?

Florentin : Oui

d) Mais surtout dans l'apparition de l'autre saynète. Celle dominée par le "jeu" d'avoir envie de faire pipi.

où "ze" est en affinité avec "sens" ("je sens") et en même temps en continuité avec le "est-ce que je fais pipi ?" de la mère.

On voit en quoi les facteurs de l'apparition de telle ou telle forme et bien davantage de tel ou tel effet de sens ne se laissent pas déterminer de façon univoque. Et donc combien l'interprétation est subjective-objective. Un peu comme un enfant particulier est aussi tel qu'à travers lui on peut voir l'enfant en général ou en tout cas l'enfant de notre civilisation, même si d'un autre point de vue, c'est sa particularité qui apparaît, de même l'interprète pointe des aspects que tout le monde voit, des aspects qu'il montre, mais qui, même s'ils sont reconnus, ne sont pas intéressants pour les autres, enfin des aspects dans lesquels son point de vue apparaît aux autres (à tels autres) comme biaisé. Nous ne sommes pas des sujets d'une science univoque, mais, semblables aux commentateurs de textes littéraires (comme l'a remarqué dans une perspective critique l'un des participants), nous tenons un discours plurivoque et dont nous ne dominons pas la diversité.